3

C’est maintenant sur le mari de Constance que nous allons nous pencher, si vous le voulez bien. Ce mari se trouve actuellement dans le métro, quelque part sur la ligne 2 qui traverse le nord de Paris d’ouest en est, et il répond au nom de Lou Tausk. Un nom pareil, Lou Tausk, a tout l’air d’être un pseudonyme mais tenons-nous-en là pour le moment, nous reviendrons sur ce point en temps utile.

Une sacoche sur les genoux, Lou Tausk est donc assis dans la voiture de tête d’une rame qui, reliant la Porte Dauphine à la Nation, le transporte chaque matin depuis son domicile (station Villiers) vers son studio (station Couronnes) et, le soir, vice versa. C’est pratique, c’est direct, on n’a pas besoin de vérifier à chaque arrêt le nom de la station puisqu’une voix féminine enregistrée l’indique à deux reprises : pas besoin de lever chaque fois le nez de son journal ou

24

de son smartphone. Quand la voix annonce Couron- nes, Tausk se lève. Quand la voix confirme Couron- nes, Tausk se dirige vers la première porte de la voi- ture, face à la sortie du quai d’où quarante-sept marches, en trois inégales volées, le hisseront vers le boulevard de Belleville.

Ce boulevard, il n’y a pas si longtemps – et même encore parfois de nos jours –, s’y trouvait une sorte de marché sauvage épars comme un terrain vague et où, à même le trottoir, des pauvres vendaient à des pauvres toute pauvre sorte d’objets de troisième main, sorbetière ou centrifugeuse sous blister crevé, jeu de tasses ébréchées, lots de yaourts discrets sur leur péremption, grille-pain sans prise électrique, mixeur insoucieux de garantie, liasses d’anciens magazines télé sans illusions sur leur avenir, vieux jouets, gants dépareillés, vieilles fringues et tout ce que l’on pourrait encore énumérer.

Mais, d’abord, alertées par les riverains qui ont vu là une nuisance et fini par se plaindre, les forces de l’ordre ont fait un peu de ménage en dispersant ces négociants amateurs qu’elles ont refoulés vers les por- tes est et nord de Paris. Et puis ce qu’il y a, ensuite, c’est qu’on se fatigue vite d’énumérer.

Autour du métro Couronnes, des ruelles déferlent du nord-est en affluents vers le boulevard : passage de Pékin, rue du Sénégal, rue de Pali-Kao. Celle-ci, Tausk l’emprunte après avoir longé quelques boutiques chi-

25

noises – furtifs effluves de glutamate monosodique –, restaurants tunisiens – subtiles fragrances de *ras el hanout* –, deux supérettes et un soldeur d’électroni- que, « Tout à 1E » oppose une féroce concurrence à « Tout Mini E ». De modestes et vilains immeubles aux façades humblement crépies – brique ou pierre de Paris délitescentes –, sont en cours de démolition pour des raisons d’âge, d’hygiène et de spéculation, avant de laisser leur place aux mêmes, non moins vilains mais plus juteux jusqu’à la prochaine fois.

Comme Tausk va remonter la rue vers son studio, voici que déferlant d’un échafaudage, entonnée par un démolisseur sous son gilet fluorescent, se répand avec allégresse la mélodie de *Vamos a la playa*, vieux tube international plus entendu par Tausk depuis 1983. Dès lors, comme s’il venait de croiser un mous- tique, cette mélodie va le démanger comme une piqûre sans plus le quitter de la journée.

Épaule engourdie par la sacoche, cortex envahi par *Vamos a la playa*, Tausk arrive au studio, vaste volume en sous-sol et donc privé de fenêtres à l’exception d’un soupirail. Ouvert, celui-ci apporte un peu de l’air et du son de la rue de Pali-Kao dont le nom commé- more une victoire des troupes anglo-françaises pen- dant la deuxième guerre de l’opium – et sur les trot- toirs de laquelle, il n’y a pas si longtemps non plus, on négociait encore à la sauvette divers produits déri- vés de cet opium, plus ou moins coupés de lactose

26

quand ce n’était pas de caféine, de paracétamol, de plâtre, de strychnine ou de détergent, et de produits pires encore qu’on pourrait à nouveau énumérer. Mais, d’abord, alertées par les riverains qui ont vu là une nuisance et fini par se plaindre, etc. Et puis ce qu’il y a, ensuite, etc.

Les deux tiers du studio sont occupés par des appa- reils producteurs de son : une dizaine de claviers, syn- thétiseurs, boîtes à rythme et armoires à effets sur des tables à tréteaux, trois ordinateurs de taille décrois- sante sur le bureau, et le reste est aménagé en salon : fauteuils, canapé, table basse, rayonnages alignés cin- trant sous les masses de vinyles, de bandes magnéti- ques et de boîtiers divers. Au mur, deux trophées illisibles, un disque d’or encadré sous Plexiglas et une photographie dédicacée de Lalo Schifrin. Existe aussi un coin cuisine dans lequel Lou Tausk, après avoir allumé les lampes et mis l’ordinateur principal en route, se prépare en même temps un jus d’orange et une théière, ce dans un ordre immuable et parallèle, sachant que le temps de presser deux oranges est égal à celui de l’ébullition puis que la phase de rinçage du presse-agrumes équivaut à celle de l’infusion.

Cela fait, Tausk s’assied devant l’ordinateur princi- pal, l’allume, considère le fichier contenant son travail en cours, tente de l’améliorer mais peu de minutes s’écoulent avant que cette entreprise lui paraisse vaine. Ses essais de composition ne produisant aucun résul-

27

tat, il ouvre un vieux fichier de secours contenant d’anciennes idées – fragments de mélodies, essais de dissonances, suite d’accords possibles – qu’il a gardées sous le coude, tâchant d’accommoder ces restes et de les ajuster au projet existant, mais presque aussi peu de temps passe avant qu’il laisse tomber.

Car si ses affaires, d’une manière générale, marchent comme nous l’avons indiqué, force est aussi d’admet- tre qu’il est actuellement en panne, et cela commence à faire un bon moment qu’il y est. Signe de détresse : il tape les deux premières mesures de *Vamos a la playa* avant de se laisser le temps de réfléchir, met l’ordina- teur en veille, examine ses ongles. Avise alors la petite liasse de prospectus et de courrier déposée comme chaque jour sur sa table par le gardien de l’immeuble qui a les clés du studio.

Ces documents concernent un club de célibataires, une offre de crédit aménagé, la profession de foi d’une faction de souverainistes-bordiguistes unifiés, ainsi qu’une proposition de substituer à votre vieille bai- gnoire pourrie, entartrée, malcommode, inadaptée à vos besoins et bientôt à votre âge, un combiné multi- jets chromé d’hydromassage poly-relaxant, haute per- formance et sur mesure. Celle-ci, Tausk l’étudie un peu plus longtemps car au fond pourquoi pas en effet, avant de la froisser comme les autres et de la jeter à la corbeille : une corbeille pleine dénote un homme actif. Le seul vrai courrier consiste en une grande enve-

28

loppe beige ceinte par un élastique, avec une plus petite blanche y fixée au moyen d’un trombone.

Spontanément, Tausk doit éprouver alors quelque méfiance car il n’ouvre ni l’une ni l’autre, différant cette lecture comme on diffère, parfois, l’ouverture des envois bancaires. Il range ces enveloppes dans sa sacoche, on verra plus tard, après avoir cependant prélevé le trombone et l’élastique. Pensivement il tend l’élastique au point de le casser puis détord le trom- bone, tente de le retordre en forme de profil humain sans résultat cependant que, jeté sur le bureau, l’élas- tique s’improvise en esperluette : une pichenette et hop, l’esperluette se transforme en arobase avant de s’immobiliser en clé de sol.

Lou Tausk pourrait interpréter ce signe musical comme un encouragement à se remettre au travail mais alors, à trois reprises, le téléphone va sonner. La teneur des deux premiers appels est à peu près du même tabac que celle des prospectus : une première dame à l’accent asiatique se propose de lui vendre des portes- fenêtres et Tausk dit non, une deuxième dame à l’accent alsacien veut savoir s’il est intéressé par Dieu et Tausk dit aussi non mais, la troisième fois que ça sonne, c’est Franck Pélestor qui s’annonce dans cinq minutes.

Je suis plutôt content de te voir, non ? dit Pélestor en arrivant, qu’est-ce que tu en penses ? C’est bien le style de formules ambigües, énoncées d’une voix

29

sourde en un sourire navré, propres à Franck Pélestor qui est un garçon tassé, voûté, posant un regard som- bre sur ses pieds et sur le sol qui les soutient, s’aven- turant rarement plus haut que ceux de ses semblables. Ses habits sont en toute saison boutonnés et sanglés : tricot, veston, manteau, écharpe, souliers fourrés à fer- meture Éclair. Le soleil peut flamboyer, le monde peut valser en T-shirt, Pélestor reste vêtu dans les mêmes tons de gris, sa peau est un peu grise aussi comme son humeur, chaque jour. Sans doute craint-il de s’enrhu- mer, sans doute l’est-il puisqu’il extrait régulièrement de sa poche le même Kleenex figé, compact, plat, façon pierre ponce ou savonnette en fin de carrière, dont il parvient encore à éplucher un fragment trans- lucide pour l’appliquer sur son nez.

À ce jour, mais cela ne date plus d’hier, l’association de Franck Pélestor et de Lou Tausk avait engendré des succès. On avait vu des chansons signées Tausk- Pélestor qui, interprétées par Gloria Stella, Coco Schmidt et quelques autres, n’avaient plutôt pas mal marché. *Nuisance* et *Dent de sagesse* avaient constitué de vrais tubes mais, si *Excessif* – c’est le disque d’or sous Plexiglas – avait d’abord connu un succès mon- dial sur lequel nous serons amenés à revenir, l’accueil accordé aux productions suivantes avait été de plus en plus réservé. *N’est-il pas* s’était déjà fort médiocre- ment vendu puis *Te voici, me voilà !*, œuvre pourtant plus accessible, n’avait même pas été retenu en présé-

30

lection de l’Eurovision. On en était là, on cherchait à se refaire et on avait du mal.

Autant te dire que je n’ai rien écrit, a prévenu Péles- tor, si ça peut te rassurer, et Tausk a forgé une grimace dénotant que lui non plus. J’avais un début, remarque, s’est risqué Pélestor, mais ça ne va pas te plaire. Vas-y toujours, l’a encouragé Tausk. Ce n’est pas au point, a reniflé Pélestor, il faut que j’y repense. Bon, tu me diras, s’est résigné Tausk en lui tendant un Kleenex neuf. Non merci, a dit Pélestor, j’ai le mien, on pour- rait déjeuner où ? On est convenus de l’habituel res- taurant chinois, rue d’Eupatoria.

Comme la plupart de ces établissements, le Manda- rin pensif s’ouvre sur un gros aquarium dont l’empla- cement auspicieux, censé porter chance à l’entreprise, a été soigneusement choisi par un géomancien. Et pen- dant ce déjeuner, Tausk expose à Pélestor que la fabri- cation de chansons telle qu’ils l’ont conçue jusqu’ici, ça fait quinze ans que ça dure et ça ne va plus, on ne peut plus, ça ne paie plus, il faut changer de cap. Et ce cap, précise-t-il en retournant un travers de porc, lui semble être celui d’un ouvrage plus total. Ah bon, dit Pélestor, et c’est quoi, total ? Je vais t’expliquer, dit Tausk.

Il diffère sa réponse en regardant évoluer la dizaine de carpes hébétées dans l’aquarium : tons pastel, pres- que translucides, certaines semblant souffrir d’une maladie de peau, évoluant à distance d’une grosse

31

carpe majeure, intimidante et qui paraît détenir fer- mement le pouvoir : les petites alentour se tiennent à carreau. Une sorte d’opéra, développe enfin Tausk, d’oratorio si tu veux. Une espèce d’album-concept, tu te souviens des albums-concept. Autour d’une seule voix de femme, tu vois. Il faut d’abord que tu la trou- ves, ta voix, objecte Pélestor. Je sais, dit Tausk, je ne sais pas, je cherche. Si tu pouvais chercher aussi, de ton côté.

On cherche donc, sans plus se parler, les serveurs vont et viennent autour de l’aquarium et puis, comme on va s’en aller, on croise le patron du restaurant. Il est vraiment gros, votre poisson, dit Tausk pour dire quelque chose. Ah oui, admet le patron, c’est lui le vrai patron, les autres ont peur de lui. Et il s’appelle comment, feint de s’intéresser Tausk. Il n’a pas de nom, sourit gravement le patron. Ah bon, s’étonne Tausk, et pourquoi donc. C’est qu’il n’a pas d’oreilles, n’est-ce pas, explique patiemment le patron, il ne peut pas entendre, on ne peut pas l’appeler. Donc, pas la peine, voyez-vous, c’est très simple. Pas d’oreilles, pas de nom. Eh oui, dit Tausk, évidemment, je com- prends. Bien sûr.

Pélestor est parti chez lui. Sans raison de repasser au studio, Tausk a repris le métro à Couronnes et, une dizaine de stations plus tard, après que la voix a pro- noncé Villiers, il a aussi regagné son domicile de la rue Claude-Pouillet. Il s’y est retrouvé sans perspec-

32

tive, sans plus avoir grand-chose à faire, oisif. À peine entamé, l’après-midi se présente sous la forme d’une balle qu’il va falloir pousser du pied, heure après heure, jusqu’à celle de prendre un verre puis de dîner (mi-temps) avant que la soirée commence (balle neuve). Et rien ne se présente qui pourrait accélérer ce jeu sinon récupérer des chemises au pressing de la rue Legendre puis, chez le retoucheur de la rue Gou- nod, un pantalon vert pas mal acheté la semaine der- nière en solde, deuxième démarque, on ne résiste pas à la deuxième démarque. C’est fort peu, certes, mais cela peut tuer un bon moment en procédant avec méthode. Puis un petit tour au parc en fin d’après- midi, peut-être, pour différer l’heure du verre.

Mais d’abord Lou Tausk a posé sa sacoche dans l’entrée, est passé au salon, a ôté sa veste et vidé ses poches puis, revenu dans l’entrée, il a récupéré la saco- che, est repassé au salon pour la vider aussi : revoici la grande enveloppe et la petite enveloppe qui l’atten- daient tout à l’heure au studio. C’est avec déplaisir qu’il les retrouve, lenteur qu’il cherche un coupe- papier, réticence qu’il les ouvre et l’on comprend, dès lors, sa méfiance de ce matin. La petite contient en effet une petite photographie de Constance, la grande une grosse demande d’argent.

Constance a l’air surprise sur la photo, elle esquisse un sourire incongru, son œil gauche est à demi fermé. Le montant de la somme réclamée est tout aussi incon-

33

gru. Elle est très importante, cette somme, elle est exorbitante, nous ne la préciserons pas mais le sursaut de Tausk à sa lecture donne une idée de sa dimension. Le texte manuscrit qui la précise paraît au demeurant infantile. Assaisonné de menaces floues, il est tracé par un droitier écrivant de la main gauche ou vice versa, de façon délibérément fruste et en lettres bâton. Petite pause de sidération, puis Tausk décide d’avancer l’heure du verre, *Vamos a la playa*.